

tion de classe. Mais le tout est de ne pas en arriver à conclure que puisque le cours historique est accidenté et contradictoire la solution l'est aussi et que le capitalisme serait condamné à être la victime fatale des contrastes qui accompagnent sa naissance et son développement. Le capitalisme aussi incapable qu'il puisse être d'expulser la force qui, dans le prolétariat, détruira son régime, peut toujours s'armer et il s'armera jusqu'aux dents au travers de la violence et de la corruption, pour briser la force historique qui est appélée à fonder la nouvelle société. Le cours contradictoire peut donc se résoudre sur une ligne qui conduit à la survivance du régime capitaliste. La contradiction historique : bourgeoisie-prolétariat ne peut s'affirmer qu'à la condition que ce dernier parvienne à se donner l'organisme de sa victoire : son parti de classe. Si, au cours de la guerre qui est la manifestation la plus violente des contrastes inter-capitalistes, le prolétariat ne parvient pas à réaliser sa victoire, cette manifestation sanglante des contradictions se résoudra par le raffermissement de la bourgeoisie des différents pays.

Depuis 1917, il est clair que toutes les manifestations politiques doivent être réduites au duel fondamental entre les deux classes protagonistes : la bourgeoisie et le prolétariat. Ce point de vue nous permet de comprendre pourquoi en réponse aux mouvements de 1919-20 le capitalisme italien eut recours au fascisme ; pourquoi le cours de la contre-révolution en Allemagne rejoignit la même issue en 1933 ; pourquoi, dans les autres pays l'évolution du capitalisme se soit dirigée vers une altération profonde des organisations ouvrières en les expurgeant de toute substance de classe. Depuis 1917 l'enjeu de la lutte de classe consiste dans l'attaque qu'a déchaînée le prolétariat pour la prise du pouvoir. La défaite de 1927 en Chine et sa suite immédiate : la conclusion du cours opportuniste de l'Internationale accouchant, avec le centrisme, une force de tout premier ordre pour la conservation du capitalisme, accompagnent — au point de vue économique — la courbe qui après avoir atteint le point culminant de la reconstruction de l'appareil productif que la guerre avait bouleversé, se précipite vers l'éclosion de la crise mondiale.

Nous avons toujours considéré cette crise, et nous continuons de la considérer non selon le point de vue classique de la rotation des périodes de prospérité et de crises cycliques permettant la réadaptation du mécanisme productif à la phase plus élevée déterminée par la technique de production, mais comme une crise dont l'issue ne pourra que se déverser dans la guerre, une fois que le prolétariat a été brisé en tant que force historique de la révolution mondiale. Ce n'est pas seulement au point de vue économique que nous trouverons la confirmation de cette appréciation de la crise de 1929, mais nous pourrions aussi établir la contre-épreuve politique et historique. En effet, le caractère de cette crise ne consiste pas en une liquidation de toutes les entreprises incapables de s'adapter aux nouvelles nécessités de la production, mais elle entame l'appareil économique dans son entier. Partout l'on devra recourir aux opérations chirurgicales, non seulement au travers de la destruction de masses énormes de produits dont l'écoulement devient impossible, mais aussi au travers de l'amputation de la valeur or des monnaies (au travers de la dévaluation) qui n'est en somme que la destruction d'une masse de plus-value dépassant la capacité d'expansion de la production dans les limites qui lui sont fixées par le régime capitaliste. En définitive, ces manœuvres monétaires ne feront que traduire, au point de vue économique, l'écrasement du prolétariat qui se vérifie dans le domaine politique. La crise qui s'est ouverte en 1929 a donc envahi le mécanisme économique dans son ensemble et aucune des améliorations qui se sont manifestées en tel ou tel pays n'est due à un assainissement de la situation économique, sinon à l'intervention de manœuvres qui prouvent par elles-mêmes l'incapacité du régime capitaliste de permettre l'expansion nouvelle des forces de production. Même au terme de ces manipulations nous assisterons à la tentative de réglementer la production dans les limites établies entre les différents trusts. Au point de vue politique, les événements les plus importants qui ont marqué les années que nous venons de vivre sont d'abord les tentatives des ouvriers de déchaîner leurs mouvements de défense, en Amérique aussi bien qu'en Europe ; ensuite les mouvements de

février 1934 en Autriche et d'octobre de la même année en Espagne. Leur caractère désespéré, qui rend ces épisodes d'autant plus glorieux qu'ils ont demandé des sacrifices immenses aux ouvriers insurgés, l'incapacité où s'est trouvé le prolétariat des autres pays d'en saisir la signification ; la résignation de ce prolétariat laissant aux sociaux-centristes prêchant déjà la politique de la réconciliation nationale, reprendre à leur compte les suites de ces formidables mouvements, nous semblent prouver suffisamment que loin de pouvoir représenter une phase de reprise de l'offensive du prolétariat mondial, ils représentent les derniers sursauts de vie d'une classe ouvrière devenue provisoirement incapable de jouer son rôle historique.

La crise économique qui s'est ouverte en 1929, les événements politiques que nous avons rapidement rappelés accompagnent la chute de l'Etat ouvrier faisant enfin son entrée dans la Société des Nations. Il y prend une bonne place parmi les Etats capitalistes auxquels il fournira une justification bruyante de leur politique, par la déclaration que Staline fera à Laval, lequel (par hasard évidemment) se rendra en Russie le 1er mai. Comme on sait, cette déclaration consiste à proclamer que la force réelle de la paix est une armée de fer aussi bien d'ailleurs que le salut du prolétariat d'un pays donné consiste dans la force et l'expansion de son capitalisme respectif. La partie décisive, l'enjeu de la lutte de classe dans les situations de l'après guerre, la conquête du pouvoir, en un mot le sort de l'Etat prolétarien qui a été définitivement joué au point de vue politique pas l'expulsion des gauches marxistes en 1927, a-t-il été joué également au point de vue historique ? Pouvons-nous assister à la réconciliation définitive entre des régimes basés sur la propriété privée des moyens de production et le régime basé sur la socialisation de ces moyens ? En un mot, le fait d'avoir renversé le rôle politique de l'Etat ouvrier jusqu'à en faire un chaînon de la contre-révolution, peut-il suffire à la reconstruction du régime capitaliste bouleversé par la guerre de 1914 et par les mouvements révolutionnaires de l'après-guerre ? Et, ce qui est plus, la situation économique mondiale peut-elle évoluer dans la direction d'un assainissement qui

laissera s'épanouir une nouvelle phase du capitalisme ?

Ces interrogations vont recevoir leur réponse dans les événements actuels et dans la situation italienne en particulier. C'est donc une partie historique de tout premier ordre qui se joue actuellement. Aucun parallèle n'est possible entre l'Espagne et l'Italie car aucun point de contact n'existe au fond entre la dictature de Primo de Rivera et la dictature fasciste ; entre les conditions économiques et politiques qui produisirent les deux types de dictature en Espagne et en Italie. En prouvant l'impossibilité d'établir ce parallèle politique il n'y a pas seulement le fait qu'en Espagne la dictature a pu s'accommoder avec la persistance d'organismes syndicaux et même politiques agissant au sein de la classe ouvrière, comme d'ailleurs de formations politiques d'opposition bourgeoise, mais aussi le fait qu'à l'heure actuelle, en Italie, loin d'assister à une dislocation du bloc bourgeois autour de la dictature (ainsi que nous l'avons vu en Espagne) nous constatons un resserrement des liens autour du fascisme de tous les courants bourgeois (pour la première fois depuis sa victoire l'unanimité s'est faite au Sénat italien autour du gouvernement fasciste). Si en Espagne nous pouvions donc assister à une bataille qui ne jetait pas dans la lutte les classes capitaliste et ouvrière en une compétition à portée directement internationale, il en sera tout autrement en Italie où le fascisme qui avait été la rançon imposée au prolétariat pour avoir osé lever le drapeau de la bataille révolutionnaire, ne sera détruit que par une classe ouvrière reprenant le drapeau que la violence a provisoirement brisé.

La première phase de la guerre où nous assistons inévitablement à la possibilité pour le capitalisme de mobiliser en bloc les masses autour de la nécessité de la guerre et de la conquête de la victoire, ne doit pas nous amener à exclure l'éventualité des mouvements ouvriers. Bien qu'actuellement, malgré les fanfaronnades sociaux-centristes, aucun mouvement ne se fait encore jour en Italie, il est absolument certain que dans la phase ultérieure de la situation actuelle, nous verrons à nouveau se déclencher de puissants mouvements prolétariens. La grande inconnue qui plane sur la situation en Italie est celle qui dérive de la nature mé-